

EUGÈNE SAVITZKAYA

MENTIR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1977 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-0150-7

Ces fleurs ne sont pas pour moi, dit-elle, ces pivoines, ces marguerites, ces fleurs blanches ou pourpres de cerisier, répandues sur le sol, ces fleurs écarlates, toutes ces fleurs, ces très belles fleurs, surtout ces pivoines trop rouges, ces pivoines trop blanches surtout, ne sont pas pour moi, ne seront jamais plus dans mes bras, entre mes doigts ou dans mes cheveux comme des morceaux de couleur, des morceaux éparpillés de couleur vive, dit-elle doucement sans regarder personne, sans me regarder pleurer ou me pendre ou me coucher sur place dans les rosiers, sans voir son ombre posée ou déposée sur ces fleurs intouchées.

Ces fleurs ne sont plus pour moi, disait-elle, son pied nu écrasant un caca de poule et la crème de l'excrément entre ses beaux doigts de pieds, sur sa peau très jaune malgré la poussière toujours ambiante, toujours sournoise.

Ces fleurs qui me repoussent ne sont plus pour moi, dit-elle. Et son pied nu écrasait une fiente dans le jardin, précisément dans ce carré de jardin où la volaille n'avait pas accès en cette saison justement, d'où la volaille était sans cesse chassée, poursuivie par un enfant qui en voulait à son plumage et à ses pattes. Ces fleurs repoussantes ne sont plus pour moi, abandonnée, salie, alors que la lumière vacillait. Ces fleurs douces ne sont pas pour moi, ni pour mes mains ni pour les vases fragiles que mes doigts ne peuvent retenir tant leur matière est gluante et éblouissante dans la lumière, dit-elle en marchant sur une pomme pourrie ou bien sur un caca frais de poule, de grosse poule, et la crème de l'excrément submergeant les doigts du pied.

Dans cette partie du verger interdite aux poules, clôturée de haies ou de treillis argenté sur lequel se posent tous les oiseaux du pays, sous lequel se forment les plus beaux tas de fiente blanche et bleue.

Ma mère répète dans chaque carré du jardin les mêmes mots et s'endort.

Ces fleurs près de mon pied, contre ma peau et mes orteils, toutes ces fleurs ici amoncelées, croissantes, envahissantes, repoussantes, ces fleurs amassées ne sont pas, ne sont plus, ne seront plus jamais pour moi, pour mon corps, pour mes mains et mes cheveux, surtout pas ces pivoines énormes, écarlates, même plus foncées encore, ne sont plus pour moi, disait-elle en été dans l'ancienne maison, mais que ce soit dans l'autre maison plutôt que dans celle-ci n'a aucune importance, n'a plus d'importance.

L'été et les mêmes fleurs, ou bien des fleurs semblables, vite disparues sous les pieds nus de ma mère traversant ce carré de jardin, piétinant ici et là une fleur, une merde encore chaude, un peu chaude, ou une pomme pourrie tombée par-dessus la haie, par-dessus le muret de pierres blanches contre lequel se heurte la roue du vélo rouge, contre lequel se tord la roue blanche du vélo rouge, contre lequel frappe le soleil, ces fleurs à moitié écloses, à moitié fanées, à mi-chemin entre l'éclat et la pourriture, à l'intérieur de ce jardin mille fois traversé, mille fois piétiné, toutes ces fleurs que tu vois, toutes ces fleurs que tu regardes, toutes ces fleurs.

Toutes celles-là, toutes celles-là, comme des morceaux de couleur alors que le vert accru de la prairie me fait vomir sur les sentiers de gravier, toutes ces fleurs attachées, fixées à cet endroit humide, peut-être écrasé de sécheresse ou sous la pluie qui tombe peut-être, anéantissant tout le verger et les vêtements légers, toutes ces fleurs que tu touches ne sont plus pour moi, pour mon corps, disait-elle, son pied gauche cachant une petite grenouille verte, son pied nu caressant une petite grenouille ou un caca frais de poule méchante, une poule très grosse préférant la laitue à l'herbe grise du pré et la fraise au maïs quotidien, aux cailloux de la cour, petite cour sombre toujours sous la pluie, aux charpies des greniers, des fumiers, des boubiers, des marécages, des mares, des ruines, des dépotoirs, des vidoirs, aux mornes coquilles de moules grises, aux papillons froids, à sa propre viande. Une poule grise.

Ces plantes fleuries contre mon pied, entre mes doigts, ces fleurs qui m'empêchent de respirer, de rire, de crier très fort, ne sont pas pour moi, ni ce matin, ce jour, cette heure, ni les matins qui suivront gris

ou bleus, jaunes et froids, glacés à faire peur, à faire mourir de peur, ni même les soirs, tous gonflés de la même façon par l'air très lourd et l'odeur accumulée des excréments, des restes, des plumes blanches d'animaux un peu partout enfermés et qu'il faut à chaque heure alimenter d'herbes ou de chicorée et parfois même de pain trempé dans le café. Ces fleurs, à toute heure, ne sont plus pour moi auparavant si gaie et pleine de vitalité et maintenant grise comme l'herbe qui m'entoure, comme ces fleurs sur mon ombre à l'endroit de la figure et de la poitrine. Ces quelques fleurs sans nom ou ces pivoinés.

Comme ces fleurs qui ne cesseront plus de m'être étrangères, ennemies, comme la poussière sur les troncs d'arbres et les aisselles, la même poussière que partout ailleurs, toujours avec sa pellicule et sa fragilité tenace.

Pareille à ces fleurs. Ces fleurs couvertes de poussière, une poussière que même la pluie continue ne peut enlever, ces fleurs sales ne sont pas pour moi, ne sont plus pour moi, jamais plus pour moi ni pour mon corps, ces fleurs, ces pivoinés vues entre les branches, aperçues alors que s'abat lentement du ciel,